

ABONNEMENTS

LES ABONNEMENTS

datent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois

et

se paient d'avance.

LOT ET DÉPARTEMENTS LIMITOPHES

Trois mois..... 5 fr.

Six mois..... 9 fr.

Un an..... 16 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS

Trois mois 6 fr., Six mois 11 fr.,

Un an 20 fr.

Envoyer avec la demande d'abonnement un bon de poste.

JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

Paraissant les Mercredi et Samedi

BUREAUX

A CAHORS, IMPRIMERIE DE A. LAYTOU, RUE DE LA MAIRIE, 6

INSERTIONS

LES INSERTIONS

sont reçues au

Bureau du Journal du Lot

et

se paient d'avance

Annonces..... 25 c. la ligne

Réclames..... 50 c. —

M. Havas, rue J.-J. Rousseau, 3 MM. Laffite et Co, place de la Bourse 8, sont seuls chargés, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal du Lot

L'acceptation du 1<sup>er</sup> numéro qui suit un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner

Les Annonces Judiciaires et Légales seront insérées, en 1868 :

Pour l'arrondissement de Cahors, dans les journaux : Les annonces judiciaires : dans le journal le Courrier du Lot.

Les annonces administratives : dans le journal le Journal du Lot (qui insérera, en outre, des extraits des annonces judiciaires et administratives des arrondissements de Figeac et de Gourdon).

Pour l'arrondissement de Figeac, dans les journaux : (Annonces judiciaires et administratives), l'Echo du Quercy, le Mémorial.

Pour l'arrondissement de Gourdon : (Annonces judiciaires et administratives), dans le journal le Gourdonnais.

BOURSE DE PARIS.

Table with 3 columns: Date, Rte 3 p. 0/0, 4 1/2 p. 0/0. Rows for Dec 17, 18, 19.

A NOS LECTEURS.

Grandes Primes du Journal du Lot

Nos abonnés sont informés que les beaux ouvrages si richement illustrés et si attrayants par les sujets qu'ils traitent et par les noms de leurs auteurs, que nous leur avions offerts en Prime à des prix qui pour être très-modérés pouvaient ne pas s'accorder avec les intentions de dépense du plus grand nombre, viennent de subir une très-notable diminution.

Cette diminution a été commandée aux Editeurs par le désir de liquider cette grande publication dont il ne reste plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires et qui, sans aucun doute, ne sera jamais réimprimée.

Voici le tableau des Livres publiés et de leur prix de vente actuel :

- La Révolution Française, 2 vol. .... 50 fr. Les Reines du Monde, 1 vol. .... 20 fr. Les Galeries Publiques de l'Europe, 3 v. 75 fr. La Russie Historique, etc., 2 vol. .... 50 fr. Le Livre d'Or de la Peinture, 1 vol. . 60 fr. Les Galeries Royales d'Angleterre, 1 v. 60 fr. Les Chênes d'œuvre de l'Art chrétien, 1 v. 6 fr.

Nos abonnés trouveront dans l'acquisition de la totalité de ces ouvrages ou de ceux qui par leur sujet leur plairont davantage une occasion qui ne se reproduira jamais. — Les personnes qui sont capables de pouvoir décomposer le prix de fabrication de ce genre de Livres reconnaîtront que les prix ci-dessus ne sont pas la représentation même de ce que ces Ouvrages ont coûté.

Qu'on ne perde pas de vue que nous n'avons qu'un très-petit nombre d'exemplaires à la disposition de nos Abonnés et qu'il est hors de doute que nous ne pourrions satisfaire qu'aux premières demandes qui nous seront adressées.

Nos Abonnés peuvent venir examiner, dès à présent, dans nos bureaux, les magnifiques Ouvrages qui composent cette Prime exceptionnelle.

OUVRAGES ILLUSTRÉS ET RICHEMENT RELIÉS

Album du CONSULAT ET DE L'EMPIRE, contenant 60 planches de toutes les batailles. — Beau vol. de salon, 22 fr.

Le livre Rouge (histoire de l'échafaud en France)..... 12 fr.

Les environs de Paris.... 6

Causeries de la mère.... 8

Contes de Fées..... 7

Les mémoires du roi Jérôme

7 volumes brochés..... 12

Tous ces ouvrages sont exposés dans nos bureaux.

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

du 19 Décembre 1868. (N° 19)

LE DRAME

Des Carrières d'Amérique

PAR ANGELO DE SORR

XIII suite

— Soyez le bien venu, monsieur Rams, Mon frère me prie de vous prêter une main amie pour vous guider dans la vie parisienne, et croyez que je me mets tout à votre disposition. Vous venez, me dit-il, vous fixer définitivement à Paris, et vous aurez peut-être besoin de conseils pour le placement d'une fortune qui vous est tout nouvellement acquise.

— C'est la vérité, monsieur, et, permettez-moi de répondre à l'excellent accueil dont vous m'honorez par la communication d'un projet dont j'ose à peine espérer la réalisation.

— Mais, parlez donc, je suis tout prêt, si cela m'est possible, à le rendre réalisable.

Reproduction autorisée en vertu du Traité avec la Société des Gens de Lettres.

Cahors, le 16 Décembre 1868

A Monsieur A. DUPORTAL

Rédacteur en chef de l'Emancipation.

L'Indépendant publie le Communiqué suivant :

L'Indépendant du 15 décembre raconte inexactement les faits qui se sont passés dans la soirée du 12 septembre 1868, entre le Rédacteur en chef de ce journal et le Commissaire de police de Cahors.

Il résulte de l'enquête : que M. le Commissaire de police était occupé à recevoir, au bureau du Commissariat, la déposition d'un témoin sur la scène qui venait d'avoir lieu entre MM. Plantade et Esménard, lorsqu'un magistrat de la ville le fit prévenir qu'une discussion s'était engagée, dans la rue de la mairie, entre ce dernier et M. Marateuch. — Il était dix heures cinquante minutes du soir.

Le Commissaire de police fit ce que son devoir lui commandait. Il se rendit sur les lieux ; il constata qu'un attroupement considérable s'était formé, et il intervint pour engager les auteurs du désordre à se retirer ; M. Marateuch obéit à l'injonction de M. le Commissaire de police, mais il n'en fut pas de même de M. Esménard qui, ne tenant aucun compte des observations qui lui étaient faites, mit ce fonctionnaire dans la nécessité de le conduire à la mairie pour s'y expliquer. M. Esménard n'a été ni traîné, ni bousculé, il n'a pas davantage été fouillé. — Il n'a même été que quelques instants, retenu à la mairie. (Communiqué.)

Nous lisons dans l'Emancipation :

Ce qui donne au fait de brutalité dont le rédacteur en chef de l'Indépendant du Lot vient d'être victime un caractère essentiellement odieux, c'est le concours préalable de provocations de toutes sortes dont les adversaires politiques (nous leur faisons beaucoup d'honneur en leur donnant ce nom) de M. Esménard du Mazet se sont rendus coupables à son égard.

Ce n'est, certes, pas par le radicalisme des idées qu'il soutient avec autant de courage que de talent que le journal libéral de Cahors a amené contre lui les officieux de la presse et les aboyeurs de la police. Il a le tort irrémissible de soutenir avec de grandes chances de succès des candidatures très désagréables au gouvernement et particulièrement horripilantes pour le successeur de M. Paulin Limayrac.

Plus heureux que bien de ses pareils, M. le préfet du Lot a cependant la bonne fortune de compter dans ses officines deux organes au lieu d'un. Doué une rivalité de zèle, une course au clocher d'invectives à l'adresse du malencontreux champion des candidatures opposantes. Mal en est advenu pour l'un d'eux.....

Armand Duportal.

— Vous avez eu le malheur de perdre votre associé M. le comte de Monterossi.

— Hélas ! oui, un bien terrible événement !... Mais cela ne change rien momentanément à la situation de la maison. Les intérêts de M. le comte de Monterossi sont sauvegardés par les héritiers, et la société est toujours existante.

— J'avais cependant espéré, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en parler à monsieur votre frère, entrer pour une part dans les opérations de votre banque. J'ai quelque fortune, mais je me vois forcé de l'employer financièrement, autrement je ne saurais vivre dignement à Paris avec mes seuls revenus.

— Et serait-il indiscret de vous demander le chiffre de cette fortune si modeste ? demanda en souriant Severino.

— Un million, tout au plus.

— Eh bien, nous en causerons, monsieur Christian Rams, et puisque nous sommes sans doute destinés à avoir des relations d'affaires, vous ne me refuserez pas, j'espère, votre amitié.

— Monsieur, ce sera pour moi un grand honneur, et, je n'en doute pas, d'un grand secours pour me piloter dans un monde qui vous est familier.

— Vous déjeunez avec moi ?

— Avec grand plaisir, monsieur Falkenberg. Severino sonna pour donner des ordres, et un moment après, les deux nouveaux amis se mettaient à table. On déjeuna gaiement.

Le café avait été servi au fumoir, un élégant

smoking room, où tout était réuni pour concourir aux joies de l'amateur de tabac. La digestion rendait les deux jeunes hommes familiers, et Severino en était aux confidences de femmes.

— Et ces portraits ? demanda Christian, ce sont sans doute ceux des personnes que vous avez aimées ?

— Précisément.

— Voici une bien belle tête, dit Christian, en désignant une magnifique photographie.

— Oui, c'est une jolie fille que je regrette beaucoup.

— Elle est morte !

— Je ne sais, car elle a disparu tout à coup. C'était une espagnole qui se nommait Hermusora.

Christian Rams, les yeux sur le portrait, parut un instant absorbé par de vagues pensées.

— Une ressemblance, peut-être ? demanda Severino.

— Oh ! non, pas du tout, répondit Christian.

— Tenez, voici le portrait de la fameuse Elva, la lionne du jour.

Christian se retourna lentement vers le portrait désigné.

— C'est en effet une magnifique personne.

— Je vous présenterai à elle.

— Ça sera pour moi beaucoup d'honneur, mon cher Severino.

Que ce Journal, fuyant les discussions de personnes, sur lesquelles l'Indépendant le pousse sans cesse, pose et soutient avec calme ses principes, répondant aux injures par cette phrase de Lavertujon :

« La profession de journaliste devient très dangereuse et très méprisable, lorsqu'on fait la littérature de la vérité, lorsqu'on s'avilit par l'habitude de l'injure et de l'invective. »

Non, M. Duportal ne sait pas que, comme lui, nous défendons, — par d'autres moyens, sans doute, mais avec autant de conviction. — la cause du Peuple, que des indépendants trop bien connus, voudraient duper une fois de plus.

Il ne sait pas, lui, le pur démocrate, le martyr de ses convictions, que ces candidatures — soi-disant « horripilantes..... » horripilantes à coup sûr pour nos populations, — que ces candidatures, dis-je, dont il se fait aujourd'hui le champion, ont perdu et, le cas échéant, perdraient encore la République, son idole, à lui.....

Il ignore tout cela, M. Duportal, et il vient, de gaité de cœur, tendre la main à de faux frères qui cachent leur passé comme ils cachent leur drapeau, lui, le champion loyal qui présente bravement la poitrine à ses adversaires.

Et nous, qui poursuivons avec mesure notre œuvre de libéralisme et qui n'ameutons pas la foule par des polémiques scandaleuses, nous sommes des misérables, rivalisant de zèle et faisant assaut d'invectives, et l'on nous fait trop d'honneur en nous donnant le nom d'adversaires politiques !..

Ah ! monsieur Duportal, voilà qui dépense la noblesse de votre âme. Après ce haut fait, n'allez pas sacrifier à votre Divinité : elle aurait pour vous un jugement trop sévère. La Liberté et l'Egalité vous reprocheraient votre mésalliance, la Fraternité rougirait et vous demanderait avec amertume si vous venez de la servir d'une façon digne d'elle et de vous.

Louis Laytou.

— Ah ! vous voyez bien que cette physionomie vous intrigue !

— Non, elle m'intéresse tout au plus.

— Vingt-cinq à vingt-six ans.

— C'est que je vois dans ce médaillon qu'elle porte au cou quelque chose qui ressemble à un portrait d'enfant.

— Oui, ce doit être un portrait d'enfant, répondit indifféremment Severino.

— Vous avez là une collection de belles armes. Et ce disant, Christian détacha un poignard à lame ondulée.

Prenez garde, c'est un crik malais, et l'extrémité de la lame est empoisonnée. Une seule piqûre serait mortelle. Mais, au fait, Elva dont vous voyez le portrait est de notre pays.

Ah !..

— Oui, elle est d'Helsingfors. C'est moi qui l'ai amenée en France, ou, pour dire vrai c'est elle qui m'y a suivi. Je ne m'explique pas la passion que je lui inspire.

— Mais que faisait-elle à Helsingfors ?

— Elle était mariée.

— Et que fait son mari ? demanda Christian en considérant toujours avec attention la lame brillante du poignard malais.

— C'est un rustre du pays, un charpentier, je crois.

— Et qu'est-il devenu ?

— Mais, il est toujours là-bas. Que voulez-vous qu'il vienne faire ici ? Il méprise fort sa femme aujourd'hui ; mais qu'Elva vienne à mourir, nous

LA VOIX DU PAYS.

UN ENFANTEMENT LABORIEUX.

Vayrac, le 17 décembre.

Grande nouvelle !

Après un travail des plus longs et des plus pénibles l'Indépendant vient enfin d'enfanter, et quel prodigieux enfantement, celui qui rend à la vie réelle l'homme qui se voyait volontairement à la vie anticipée du tombeau, avant même que le fatal ciseau des Parques eût tranché ses jours.

Et, l'enfantement n'a-t-il pas été laborieux, lorsqu'il nous a fallu six mois de lutttes et de combats livrés à tous les éléments, pour rendre à la vie un de nos concitoyens ; que dis-je, plus que cela, un tribun même de l'ancienne Rome, un des plus hardis défenseurs des libertés publiques.

Aussi, nous sommes dans l'allégresse et nous nous surprenons entonnant l'hymne sacré de la résurrection : *Alleluia ! Alleluia !*

Quel grand jour de fête pour l'Indépendant ! réjouissez-vous, fondateurs de cette feuille politique ; vous n'avez plus pour collaborateur un être obscur, un lâche anonyme, c'est tout un triomphe, aussi, une vie nouvelle commence pour vous.

Moi-même je partage votre enthousiasme ; je rétracte mes paroles et ne l'appellerai plus descendant de quelque race étrangère, car il a conquis son titre de Français, en se jetant si bravement dans la mêlée ; aujourd'hui enfin je respire et suis à mon aise, car je puis dire :

Ecce homo : voilà l'homme !

Vous allez penser, mes très chers lecteurs, qu'il n'est pas bien à moi de mêler ainsi le sacré et le profane ; mais mon excuse est dans la conduite même du tribun de l'Indépendant, et je vous prie de croire qu'en pareil chemin je suis grandement dépassé.

Aujourd'hui que l'heure des personnalités est passée, nous allons prendre les doctrines politiques et sociales du tribun de l'Indépendant, et les réfuter, comme c'est notre droit, et plus encore notre devoir.

Nous l'avons vu dans ses articles publiés dans l'Indépendant, sous le titre : *Journée des dupes*, prêcher la révolte contre toute

le verrons aussitôt se présenter avec son titre de mari. Il fera vendre à son compte, diamants, toilettes, voitures, chevaux, et reviendra honnêtement au pays avec cent ou deux cent mille francs dans sa poche.

— Vous croyez ? demanda Christian toujours les yeux fixés sur le poignard.

— Mais, c'est toujours ainsi. La dernière fille des rues, méprisée des siens, à laquelle ils ne donneraient pas un verre d'eau, si elle meurt, sa famille se rue dans son logis, défonce ses armoires, et se partage jusqu'à sa dernière chemise Christian replaça le poignard à la panoplie.

— Mais, vous ne l'aimez pas, cette Elva ?

— Je n'aime plus aucune de ces personnes ; j'en suis pour ainsi dire écœuré ; et d'ailleurs mon cœur est sérieusement pris ailleurs.

— Ah !.. une femme du monde ?

— Un ange, mon cher Christian, un ange !.. Malheureusement un voile de deuil l'enveloppe encore.

— C'est une veuve ?

— Hélas ! c'est l'infortunée comtesse de Monterossi !.. la seule femme qui m'ait remué le cœur, et la seule pour laquelle je donnerais ma liberté si j'étais assez heureux, de devenir son époux !.. Vous le voyez, par cette confidence, mon cher Christian, je vous traite en ami ; mais je sais que je peux compter sur votre discrétion.

— Qu'il me sera d'autant plus facile d'observer, mon cher Severino, que vous êtes la seule

autorité, se déclarer franchement révolutionnaire, et me donner ainsi l'occasion de le combattre dans une brochure.

Nous l'avons retrouvé plus tard, dans son second article, parlant aux paysans et sous le couvert de conseils à propos des élections, leur prêcher la guerre sociale en faisant intervenir le *Monsieur* et le *Paysan*; il disait :

« Toi, paysan, tu craindras le Monsieur ? Mais, n'a-t-il pas plus besoin de toi que toi de lui ? N'est-il pas trop gras pour travailler lui-même ses terres ? »

Il finissait ce même article par un coup de théâtre, digne de certains personnages de Molière :

« Mais au moins, choisis avant tout des hommes d'ordre. »

Quelle amère dérision !

C'est du langage à la Félix Pyat; mais au moins celui-ci avait-il plus de franchise que le tribun de l'*Indépendant*, car après avoir allumé la guerre sociale, il ne s'amusa pas à parler de l'ordre.

C'est exciter les citoyens les uns contre les autres, établir une ligne de démarcation entre ceux qui travaillent de leurs bras et ceux qui font tout autre chose; c'est prêcher la guerre entre ceux qui sont plus ou moins riches et ceux qui sont plus ou moins pauvres; et cela, au moment où, en France, il n'y a que des citoyens égaux devant la loi.

Quelle sublime façon de prévenir la concorde et l'harmonie entre tous les membres qui composent ce grand tout qui s'appelle la France.

Singulière manière de rendre la France puissante, que celle qui consiste à exciter les citoyens les uns contre les autres, et surtout lorsque rien ne peut excuser de pareils égarements.

De classes sociales ? il n'y en a plus.

Le *Paysan* qui s'élève au-dessus des autres par son travail et son intelligence, devient *Monsieur* comme nous, et le tribun de l'*Indépendant* lui-même; le *Monsieur* qui ne cherche pas le soutien de sa position sociale dans le travail, devient lui ou ses descendants *Paysan* comme les autres.

C'est la loi fatale de notre ordre social, et cette loi peut convenir à l'humanité, car elle pose le travail comme source unique, essentielle de toute supériorité.

N'est-ce pas un langage impie au premier chef que de parler comme l'*Indépendant*, au moment où l'égalité la plus absolue gouverne notre état social ?

Et, que dirait le tribun de l'*Indépendant* s'il apprenait qu'un homme s'est permis d'aller trouver son métayer, dans la commune de Bétaille, et de lui parler ainsi : *Toi, tu crains ton Monsieur; mais il a plus besoin de toi, que toi de lui; il est trop gras pour travailler lui-même ses terres.*

Il s'indignerait d'une pareille conduite, et il aurait raison.

Cependant cet homme ne se serait adressé qu'à un seul, et le mal qu'il aurait pu faire serait ainsi limité; tandis que notre tribun, qui se dit paysan sans l'être, s'est servi de la presse pour porter la haine et la division dans des milliers de cœurs.

Quelle immense responsabilité morale pèse sur lui et plus encore sur ceux qui patronnent l'*Indépendant*.

Quand nous voyons plus tard ce même tribun, frère et ami du rédacteur en chef de l'*Indépendant*, faire amende honorable et prendre l'encensoir pour narrer, dans les colonnes de ce journal, la dédicace de l'église de Bétaille, nous sommes stupéfaits de tant d'inconscience et nous le comparons alors à celui qui mettrait le feu à la maison de son

voisin et serait ensuite le premier à crier au secours.

Dans son dernier article, qu'il consacre à sa personnalité, je retire du milieu des décomptes injurieux qu'il contient et que je méprise, quelques lignes que je relèverai, parce qu'elles m'attaquent dans mon sentiment moral le plus élevé: les rapports de l'homme social.

Voici ce que j'en extrais :

« Et il se plaint encore avec acrimonie de ce que je le range au nombre de ces coryphées serviles et vindicatifs dont je parlais naguères; au nombre de ces pantins politiques qui n'ont qu'un souci, celui de conserver leurs richesses qu'ils ne croient en sûreté que sous la garde du despotisme; qu'une préoccupation, celle de jouir le plus possible des délices qu'elles leur procurent, de dominer autour d'eux, de digérer et de dormir en repos. »

Il comprend ses devoirs sociaux autrement que veut bien le dire le tribun de l'*Indépendant*, celui qui, fuyant les plaisirs des villes, est venu planter sa tente au milieu même des paysans, et s'efforcer, depuis quinze ans, de donner l'exemple de l'activité et de l'ardeur au progrès agricole ?

Vous pourriez vous lever paysans de Vayrac et de Bétaille, pour dire que je ne suis pas un ennemi et que mon action ne fut pas sans influence !

Il comprend sous un point de vue élevé les devoirs qui incombent à ceux qui représentent dans un pays les classes favorisées de la fortune et de l'intelligence, celui qui, le 6 octobre 1867, à la fête agricole de Vayrac, disait devant tous, en s'adressant à ses collègues :

« Honneur à vous, membres de notre Société agricole, vous ne voulez pas vous laisser aller à une indifférence coupable; vous savez que le travail est une loi pour tous et que représentant, dans cette circonscription, les rangs élevés du peuple, vous vous devez à vous-mêmes et aux autres de travailler au bien commun. »

« Continuez donc votre œuvre, Messieurs; en le faisant vous faites le bien, et le devoir accompli laisse toujours dans l'âme la plus douce des satisfactions. »

Le 27 septembre 1868 je prenais aussi pour sujet de mon allocution aux agriculteurs de la circonscription ce mot : *le travail*.

Et à la fin, m'adressant aux Dames qui assistaient à cette fête de famille je leur disais :

« Méprisez vous-même ceux qui ne font rien, ces êtres inutiles, véritables parasites de l'ordre social; ce sont eux les ennemis de la patrie, les vrais lâches de l'armée nationale, car ils l'attaquent dans la source même de sa richesse et de sa puissance. »

« C'est à vous, si vous voulez voir vos familles riches et prospères, d'inspirer de bonne heure à vos fils l'amour du travail et l'horreur de l'oisiveté. »

Et chez nous, nous pouvons le dire, les actes répondent aux écrits.

Nous avons inscrit sur notre bannière : Richesse oblige !

Nous ne sommes pas égoïstes et jaloux de voir les paysans prospérer dans leurs affaires, quand nous allons dans les écoles communales de Vayrac et de Bétaille, interroger leurs fils sur l'agriculture et que nous les faisons même venir sur nos terres pour leur donner des leçons pratiques.

Si nous faisons tout cela, c'est que nous comprenons notre devoir social autrement que vous le dites; je sais que vous allez dire que je le fais par ambition et pour me faire des créatures, c'est ce que l'on dit de tous ceux qui font leur devoir. Quand on voulait cru-

diffier le Christ et qu'on ne savait que lui reprocher, on disait :

Il veut être roi des Juifs !

Voilà mes doctrines sociales, tribun de l'*Indépendant*, vous le voyez comme moi, il y a partout place pour le bien et pour le mal; l'histoire de l'humanité est toute entière dans cette loi fatale qui l'enferme; mais Dieu a dit à l'homme : Tu combattras.

Aussi, je suis la loi, moi, humble créature sociale, faible soutien de la grandeur de mon pays, quand, n'écouter que le devoir, je m'élançais dans la mêlée, pour pouvoir me dire un jour, si jamais le naufrage arrive : *Tout est perdu fors l'honneur !*

HENRI DU BOUSQUET-LABORDERIE.

BULLETIN.

Il n'y a plus de doute possible sur le caractère du soulèvement de Cadix. Ce mouvement a été purement républicain. Les causes en sont exposées, non-seulement dans les journaux démocrates, mais encore dans une adresse du Comité de Séville. Le parti radical, par ses divers organes, reproche au gouvernement provisoire d'avoir manifesté ses préférences monarchiques, contrairement aux termes du programme de Cadix qui promettait de laisser l'Espagne décider librement elle-même de ses destinées. Les manifestations monarchiques du gouvernement ont paru porter atteinte aux droits de la nation, et l'ordre de désarmer les milices de Santa-Maria et de Cadix est venu donner consistance aux bruits d'un prochain coup d'Etat qui couraient depuis quelque temps dans la population. C'est en opposition à l'ordre de désarmement que l'insurrection a eu lieu.

Il paraît, du reste, que l'insurrection de Cadix avait des ramifications dans toute la Péninsule. A Madrid, les ouvriers des ateliers nationaux, au nombre de 15,000, une grande partie de la milice nationale, 10,000 volontaires armés, et, ce qui serait un grave symptôme, sept bataillons de la milice régulière, devaient prendre part au soulèvement. M. Rivero, dont les soupçons étaient éveillés, aurait réussi à découvrir ce complot très peu de temps avant le moment fixé pour son exécution. Il fit aussitôt arrêter les chefs, y compris des officiers de l'armée et de la milice, et se hâta d'envoyer dans les provinces des contre-ordres pour empêcher le mouvement d'éclater.

D'après un télégramme adressé de Corfou à l'*Evening-Star*, du 15 décembre, et que nous reproduisons sous toutes réserves, l'ambassadeur de Turquie aurait quitté Athènes. Ce télégramme ajoute qu'on croit la déclaration de guerre imminente. Il y a dans Corfou beaucoup d'agitation et d'enthousiasme.

On mande de Londres que la Chambre des Communes a été saisie de nombreuses propositions et notamment de plusieurs demandes d'interpellation au sujet de l'exclusion des bâtiments de commerce anglais des côtes de France. Elle s'est ensuite ajournée au 29 décembre. Les Lords se sont ajournés au 11 février.

Pour le bulletin politique : A. Layton.

Dépêches télégraphiques

(Agence Havas).

Madrid, 17 décembre.

La Gazette de Madrid, publie un télégramme de Burgos, 15 décembre, annonçant qu'une bande Carlisle, qui s'était formée à Miranda, s'est présentée au village de Rio Losa, où elle a demandé des vivres. Deux de ses membres ont été arrêtés. Les six autres sont en fuite. Un des chefs de la bande est un forçat libéré.

Le consul d'Espagne à Gibraltar annonce que quelques-uns des individus les plus compromis dans l'insurrection de Cadix se sont réfugiés à Gibraltar. On assure que les autorités anglaises les y laisseront séjourner jusqu'au passage du premier paquebot.

Madrid, 17 décembre.

A Medina-Sidonia, près Cadix, où l'ordre avait été troublé, a été arrêté le colonel Carlisle Valle Miramon, porteur de proclamations républicaines.

Rome, 16 décembre.

La première section du tribunal politique a condamné à mort Ajani et un de ses complices. Les cinq autres prévenus ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité ou à temps.

Les condamnés ont fait appel en révision du procès. Ils seront jugés par toutes les sections du tribunal réunies.

Il est inexact que l'ex-roi de Naples soit malade.

Florence, 16 décembre.

Chambre des députés. — M. Pianciani demande que la pétition des émigrés romains, présentée hier à la chambre, soit envoyée sans délai au président du conseil. M. Menabrea déclare qu'il adhère volontier à cette proposition; il ajoute que le gouvernement a déjà employé ses bons offices pour sauver les deux condamnés, et qu'il a quelque espoir d'obtenir un résultat favorable.

LE DIX DÉCEMBRE

Il y a vingt ans, un scrutin solennel s'ouvrait dans la France entière pour l'élection du chef du pouvoir exécutif. Sur sept millions et demi de votants, le neveu et l'héritier de Napoléon I<sup>er</sup>. Le prince Louis-Napoléon obtenait 5,562,834 suffrages; le général Cavaignac réunissait 1,469,166 voix; 400,000 votes se partageaient entre MM. Ledru-Rollin et Raspail.

Jamais scrutin n'exprima d'une façon plus indiscutable les véritables sentiments du pays. Toutes les influences administratives mises au service de la candidature du général Cavaignac, et aidées par la juste reconnaissance de l'opinion, ne purent prévaloir contre l'élan de l'esprit du public. L'admirable instinct des masses s'unit à la conviction réfléchie des hommes sérieux pour chercher et acclamer dans Louis-Napoléon le seul homme capable de diriger d'une main ferme et sûre les nouvelles destinées de la France.

Ce jour-là a été la manifestation la plus spontanée, la plus libre, la plus éclatante de la volonté nationale. C'est là et non ailleurs que commence la tradition de ces vingt années de pouvoir dont le 2 décembre n'a été qu'un incident et l'Empire qu'une forme définitive.

Qu'a voulu la France en proclamant, malgré les forces coalisées de l'administration et des partis, celui qui, par son nom et ses souvenirs, représentait si manifestement la pensée politique du premier Empire ? A la distance où nous sommes de ces événements, il est possible de répondre à cette question par la voix austère de l'histoire.

Le scrutin du 10 décembre 1848 parle d'ailleurs assez haut.

Le général Cavaignac, c'était la république honnête, loyale, modérée, ennemie de l'anarchie, résolue à combattre sans pitié

les utopies du socialisme et les émeutes de la rue. Il n'obtint que 1,400,000 suffrages, et si on en retranche tout ce qui appartient à certaines influences spéciales, on peut mesurer, à ce vote, les forces du parti républicain.

MM. Ledru-Rollin et Raspail, c'étaient la doctrine de 1793 allée aux monstrueuses aberrations de la démagogie socialiste. Ils n'ont réuni que 400,000 voix.

Qu'est-ce que cela veut dire ? sinon que la France ne voulait pas la République et repoussait unanimement le socialisme subversif.

Qu'il la France n'était pas républicaine. Le 24 Février n'avait été qu'une surprise et un coup de main; mais, le premier moment de stupeur et d'effarement passé, la France se retrouvait telle qu'elle était la veille, avec ce besoin d'ordre, d'autorité et de liberté pacifique qui est le génie même de notre pays.

Eh bien, c'est ce Lesoin général, unanime, que représentaient les 5,562,000 suffrages qui se sont rattachés au nom de Napoléon comme à un drapeau de salut social.

Le vote du 10 décembre a été le premier mouvement de réaction contre les hommes et les choses que la révolution du 24 Février avait imposés à notre pays. Les hommes sensés de la Constituante et les esprits clairvoyants dans tous les partis ne s'y étaient pas trompés. Dès ce moment la grande tradition de la politique française, quelque temps brisée par la violente secousse de 1848, a été renouée.

Ce qu'a dit alors la France à celui qu'elle élevait au pouvoir, le voici :

« Nous ne voulons pas d'une république qui nous conduit à l'abîme, dans l'anarchie et dans le sang. »

« Nous sommes épouvantés des périls que la démagogie déchaînée fait courir une fois de plus à la société, dont elle sape les bases les plus essentielles. »

« Nous voulons que l'énergie du pouvoir nous protège contre ces désordres matériels et moraux qui nous menacent. »

« Mais nous sommes en même temps les fils de 89 et nous voulons que les conquêtes de cette glorieuse époque soient maintenues et fortifiées par la puissance de l'autorité contre les débordements des partis, par la puissance des mœurs publiques contre les débordements des idées subversives. »

« L'heure est venue de creuser un lit pacifique à la démocratie moderne en élevant des digues pour contenir ses flots agités. »

« Nous voulons enfin que la France, longtemps humiliée, reprenne en Europe le rang qui lui appartient, et c'est pour cela que nous confions le pouvoir à celui dont le nom seul exprime la liberté consolidée par l'ordre, les principes de 89 garantis contre la réaction et contre la révolution, la France prospère à l'intérieur et respectée à l'extérieur. »

Voilà la pensée supérieure du vote du 10 décembre, qui s'est affirmée le 28 décembre 1851, et qui s'est formulée le 2 décembre 1852 en une institution permanente : l'Empire.

Comment ce mandat donné par le pays au chef de l'Etat a-t-il été rempli ?

Deux partis obstinés ont lutté d'abord contre l'autorité du suffrage universel et contre l'élu du peuple. Trois années se sont écoulées dans cette lutte. Un moment la réaction a triomphé; le suffrage universel a été mutilé; une restauration s'est préparée dans l'ombre, et un nouveau Monarque a été entrevu. En même temps, toutes les

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cet isolement quand on est millionnaire, le cercle des relations s'agrandit vite, ici.

— Et l'on n'a encore rien découvert touchant l'assassinat du comte ?

— Rien. La comtesse prétend que ce soir-là il portait sur lui environ un million de valeurs au porteur et de billets de banque. Le vol a donc été le mobile du crime; et les assassins ont dû quitter la France.

— Ce n'est pas rassurant. — Eh bien, monsieur Falkenberg, quand il vous plaira, j'aurai l'honneur de vous revoir pour causer affaires. Et j'espère que votre second associé n'aura pas le sort du premier.

— Oh ! mais vous, vous êtes un homme sage — et je ne vous le cacherai pas, je crains que dans l'affaire Monterossi il n'y ait quelques femmes sous jeu.

Les deux jeunes gens parlèrent encore de choses et d'autres, puis se séparèrent après s'être promis de se revoir le lendemain. Après le départ de Christian Rams, Severino se dit en se frottant les mains :

— Allons, je vois que la maison Falkenberg est en voie de prospérité !

XIV

LE LIT DU MORT.

La veuve du comte de Monterossi habitait un des beaux hôtels du boulevard Haussmann. Les premiers jours de son deuil, elle fut pro-

fondément désolée. Puis, sa douleur, sans s'éteindre, lui laissa cependant des périodes de rémission. Dans les premiers temps de son veuvage elle se reprochait ces moments de calme. — Mais la comtesse de Monterossi avait une grande fortune, elle était très-jeune encore, c'était une belle femme. Avec toutes ces qualités, il est difficile que l'on vous laisse vivre dans l'isolement et le deuil.

Et, cependant, la belle Léna de Monterossi se trouvait très-malheureuse du vide immense que laissait autour de son cœur le trépas de son mari. Elle le pleurait avec les regrets de l'épouse et la maternelle affection que vous inspire un enfant; car les qualités douces et malades de ce jeune homme avaient presque modifié l'amour qu'il lui avait d'abord inspiré.

La jeune veuve avait trouvé dans Severino un véritable ami; il fit preuve dans ces terribles circonstances d'un dévouement à toute épreuve. Lorsqu'elle arriva à Paris, elle trouva à la gare un homme qui lui serra la main et pleura avec elle, et cet homme c'était lui.

Depuis cette époque il ne se passait pas un jour sans qu'il ne se présentât à elle, soit pour la consoler, soit pour lui être utile dans ses affaires. — Mais, en homme discret, il ne lui parlait jamais du sentiment qu'elle avait fait naître en lui. L'ami seulement, rien que l'ami.

Cependant, bien que la parole ne formulât rien, son regard, cette voix muette du cœur, s'était souvent noyé dans celui de Léna. Elle avait

plusieurs fois sentir, sous la pression d'une main brûlante, le fluide fébrile de la passion contenue.

Léna devait-elle aimer Severino ? Nous ne saurions le dire. Mais sa nature fougueuse, longtemps réprimée, toujours dissimulée en face du calme et doux Monterossi, éprouvait un trouble vague sous le regard ardent du jeune Suédois, à ce timbre de voix que la passion voilait. Et cependant, seule, livrée aux réflexions, elle se défiait de cet homme; éloigné, elle le redoutait presque; présent, il la faisait frissonner malgré elle. En un mot, Severino ne l'attirait pas, mais il la dominait.

Un jour, Severino se trouvait seul avec elle. — Je ne saurais vraiment, monsieur, vous exprimer toute ma reconnaissance pour tous les services que vous me rendez. Seule, éloignée de ma famille, je n'ai autour de moi que des indifférents.

— Je n'ai droit à aucun remerciement, vous le savez, madame, car mon bonheur révérait de pouvoir consacrer ma vie à vous être utile. Avant de mourir, le comte m'a dit : « Soyez son ami. » Aussi, vous le voyez, par vous, ma vie a changé. Je ne suis plus le jeune homme qui jetait son cœur à toutes les passions, qui ne voyait de l'existence que les plaisirs et la folie. J'ai compris tout ce qu'il y avait de fécond pour l'esprit et pour l'âme dans une affection vraie, une pure amitié; vous avez été pour moi, madame, le moteur d'une régénération morale, vous m'avez rendu heureux, et je vous en remercie, et c'est moi qui ne saurais

jamais vous exprimer toute ma gratitude ! Et le jeune homme lui prenait la main, et dans ses yeux montaient ces vapeurs d'amour qui effrayaient tant la belle Léna.

La comtesse, comme prise d'un frisson étrange retira sa main.

— On dirait que vous avez peur de moi ? ...

Oh non ! ... Mais vous ne voulez pas comprendre le cœur de la femme. Je n'ai pas peur de moi, je n'ai pas peur de vous, mais, je ne sais, il y a des moments où je tremble ! — A propos, j'ai reçu ce soir une lettre qui m'invite à une bien triste cérémonie. C'est dans huit jours que l'on transporte notre pauvre mari dans le tombeau que je lui ai fait faire, et où une place m'est réservée à son côté.

Severino se leva.

— Ce sujet vous déplaît.

— Il n'est pas gai, vous me l'avez avoué.

— Ne viendrez-vous pas ?

— Pourquoi remuer ainsi les morts ? ... pour quoi troubler le repos éternel et soumettre ceux qui ne sont plus aux conventions d'un monde qui n'est plus le leur ?

— Oui, ceux qui parlent ainsi, ceux qui mettent de la sorte le respect de la tombe en avant sont ceux qui ne veulent pas se souvenir. Voyons Severino croyez-vous, s'il peut nous voir, qu'il ne serait pas satisfait de nous revoir près de sa tombe, et ne serait-ce pas lui prouver que vous avez bien compris ses paroles dernières lorsqu'il vous disait en mourant : Soyez son ami ?

— Eh bien, j'irai seul. Je ne veux pas que vous alliez ainsi renouveler vos douleurs, et retrouver des blessures que je voudrais voir cicatrisées à jamais.

— Mes douleurs ! ... mais vous ne savez donc pas que ces douleurs, je les aime, je les désire ! Me sentir près de lui, le voir peut-être, lorsqu'on le remontera au niveau des vivants, mais vous ne comprenez pas quelle âpre joie j'en éprouverai ! Lorsque je vais sur sa tombe, je ne souffre pas. Mon âme, en ce moment, descend sous la pierre la terre s'écarte sous l'action de mon cœur, la bière s'entr'ouvre sous ce regard puissant de la femme qui aime, et lui, radieux, beau comme le voyais sur terre, souriant comme il me souriait, m'apparaît, je pleure sur lui, mais je le salue au contact de lui-même, mes pleurs se séchent, mon cœur s'épanouit, mon oreille entend sa voix connue, cette voix qui ne s'oublie jamais, et ma bouche l'embrasse ! ... Ah ! ne me plaignez pas alors, car je suis heureuse, mais, hélas ! heureuse à en mourir de douleur aussi ! ...

La comtesse, en s'exprimant ainsi, était en proie à une exaltation qui la rendait magnifique.

— Oh ! ne parlez pas ainsi ! ... s'écria Severino.

— Comment ! vous ne voulez pas que je m'exalte au souvenir de celui qui fut votre mortel ami ?

— Non.

(La suite au prochain numéro.)

forces de l'anarchie se donnaient un prochain rendez-vous, et le spectre rouge apparaissait dans l'ombre des horizons obscurs.

Il a fallu combattre ; il a fallu vaincre ; il a fallu déblayer le terrain de l'ordre et de la liberté. Lutte douloureuse ! extrémité funeste ! Mais, la victime assurée, on a pu marcher de nouveau, d'un pas ferme, dans la tradition du 10 décembre.

Ce qui s'est fait depuis lors a-t-il réalisé le programme de cette époque ?

La France voulait l'ordre, fut-ce même par le sacrifice momentané de la liberté ; elle l'a eu : et, avec l'ordre, la prospérité, qui en est la compagne, le travail et l'industrie, qui en sont les conséquences.

Le principe fondamental de la démocratie, le suffrage universel, a été rétabli dans sa plus large acception.

Toutes les vérités pratiques que le socialisme recèle dans la masse de ses erreurs, comme une pierre précieuse dans les flancs d'une gangue impure, ont été étudiées, et appliquées de façon à donner satisfaction à tous les vœux légitimes des populations laborieuses.

Deux grandes guerres, dont personne ne conteste la justice ni l'utilité, ont relevé au dehors le prestige de notre drapeau et l'influence de notre diplomatie.

Arrivé à ce point, après dix années de pouvoir, l'Empereur a contemplé son œuvre ; et, la jugeant suffisamment consolidée, il a entrepris la tâche immense de façonner la France aux mœurs de la liberté après l'avoir habituée au respect de l'autorité.

Voilà, dans une large esquisse, la pensée fondamentale et le but de ce règne où tout s'enchaîne dans un plan d'ensemble digne de l'ambition d'un grand souverain et des aspirations d'un grand peuple.

Que, dans cette entreprise gigantesque, il y ait eu des jours de défaillance et d'hésitation, des erreurs, des fautes, des échecs, des abus mêmes, qui le conteste ? Nous n'ignorons pas et nous ne voulons pas effacer la part qu'il faut faire, dans l'histoire de ces vingt années, à la faillibilité humaine, loi aussi fatale pour les souverains que pour les citoyens les plus humbles ; mais ce qu'il faut considérer, c'est la doctrine générale, c'est l'effort le plus persévérant de l'Empire vers le double but de l'ordre et de la liberté, c'est l'incontestable progrès fait dans cette voie civilisatrice.

Et maintenant qu'une génération nouvelle a paru sur la scène publique, maintenant que, pour ces jeunes hommes étrangers aux passions et aux désordres de 1848, il faut fonder les institutions libérales qui seront leur force et qui sont leur droit, à quelle lumière doit-on s'éclairer à quelle tradition doit-on demander conseil ?

Nous répondrons : au vote du 10 décembre, à ce verdict solennel de la nation librement consultée qui a condamné les excès des partis, qui a proclamé le besoin impérieux de l'ordre, et qui a donné à l'héritier de l'Empire la force nécessaire pour réprimer les factions et pour établir la liberté.

L'Empereur ne s'est laissé arrêter, dans la première période de ce règne, qui laissera des pages éclatantes dans nos annales, ni par les injustices de ses ennemis ni par les exagérations de ses amis ; qu'il conserve, en créant aujourd'hui l'Empire libéral, le même calme et la même fermeté contre les violences révolutionnaires et contre les résistances réactionnaires. Les difficultés sont grandes et les périls aussi ; mais les grandes tâches veulent les grands génies ; et, d'ailleurs, la France est avec lui aujourd'hui comme elle s'y est placée spontanément le 10 décembre 1848.

(J. COHEN. — France.)

1852 et 1848.

Mettant en regard ces deux dates, M. de Girardin les apprécie de la manière suivante : « Si le coup d'Etat du 2 décembre a été la violation d'une constitution et d'un serment, est-ce que le coup de Parti du 24 février n'a pas été lui aussi, la violation d'une constitution et d'un serment ? Est-ce qu'il a été plus scrupuleux ? Est-ce qu'il a été moins injuste ? Est-ce qu'il n'a pas banni une dynastie et mis en accusation des ministres qui n'étaient coupables que de s'être très consciencieusement trompés ? »

Ce que le rédacteur de la *Liberté* dit de nos deux dernières révolutions, ne peut-on le dire également de 1830 et de 1815 ? Les journées de Juillet ne furent-elles pas un acte violent, auquel le pays n'eut qu'une part de sanction tardive et illusoire ? La restauration des Bourbons ne fut-elle pas un acte de force, imposé à la nation frémissante et indignée ?

Pour extrait : A. Layton.

Certains journaux trouvent mauvais qu'on les arrête dans leur œuvre de dénigrement et d'excitation. Le journal la *Tribune*, entre autres, paraît stupéfait de « cette pluie de procès, » et se demande ce qu'on a gagné à la loi du 11 mai.

Un journal conservateur lui répond ainsi :

« Sous le régime administratif, les journaux d'opposition retentissaient de plaintes semblables, ils se plaignaient d'une législation draconienne, — qui d'ailleurs était fort tempérée dans la pratique, — et demandaient à grands cris qu'on substituât au régime administratif le régime judiciaire, « quelque rigoureux que dût être ce dernier. »

« Ces vœux ont été exaucés : c'est la magistrature qui maintient la presse dans le respect de la loi. Un sentiment de confraternité, que toutes les dissidences du monde ne nous ferons jamais oublier, nous oblige à regretter des condamnations qui frappent nos adversaires ; mais nous ne comprenons pas bien le sujet de leurs plaintes. Quand ils réclamaient des juges, était-ce donc en réalité l'impunité qu'ils voulaient ? Pensaient-ils que la magistrature serait plus indulgente que l'administration pour leurs violences de langage et pour ce procédé habituel qui consiste, à propos de toutes les questions, à mettre en cause le principe du gouvernement ? »

Non, les journaux agitateurs n'avaient pas cette espérance ; mais ils comptaient toujours, comme Martine poussant à bout Sganarelle, que les horions leur porteraient profit. Il n'en est rien. Les gens paisibles et occupés s'ennuient du bruit stérile qu'on fait à tout propos et hors de propos. « C'est n'est point là, disent-ils, de la discussion, c'est du tapage. Laissez-nous donc tranquilles ! »

Pour extrait : A. Layton

Extérieur

LE CONFLIT TURCO-GREC

On nous écrit de Paris, 17 décembre :

« Une assez vive émotion règne depuis hier soir dans les cercles politiques au sujet des affaires de Grèce. Non-seulement les négociations n'ont pas abouti dans le sens des propositions de la Porte, mais le gouvernement hellénique semble disposé à accepter toutes les conséquences de ses refus. »

« A Athènes et à Constantinople, les représentants des deux Etats ont reçu leurs passeports et fait enlever, à l'extrémité de leurs hôtels, les armes et drapeaux de leur nationalité. »

« Un vapeur grec *l'Enosis*, a été attaqué, dit-on, par un bâtiment ottoman et forcé de se réfugier dans le port de Syra, où il est bloqué. Un escadre turque, sous les ordres de l'amiral Hobart, aurait envoyé dans les eaux grecques. »

« La rupture est donc officielle. Elle ne surprend que des optimistes de parti-pris. Dans ses termes excessifs, l'*ultimatum* turc ne pouvait guère être accepté par la Grèce. Cependant de la cessation des rapports amicaux à un conflit armé entre les deux Etats, il y a place pour la réflexion efficace des puissances européennes. Il faut compter sur l'une et sur l'autre influence. Dans tous les cas, malgré la sensation produite par les nouvelles plus haut résumées, on ne doute point, à Paris, que le conflit, si conflit il y a, ne soit « localisé. » En termes précis, ce n'est pas la question d'Orient qui se trouve ici engagée. »

Pour extrait : A. Layton.

REDDITION DE CADIX

La *Gazette de Madrid* publie les dépêches suivantes :

San José, 43, à 4 h. du matin.

Le général en chef au ministre de la guerre. — Le gouverneur militaire de Cadix me dit en ce moment ce qui suit : Les volontaires viennent de présenter trois voitures chargées d'armes et ils continuent à les déposer. Selon d'autres nouvelles que j'ai reçues, l'aspect de la ville est complètement tranquille. Je prend des dispositions pour opérer mon entrée dans la place avec mon armée.

Cadix, 43, 1 h. 40 du soir.

Le gouverneur au ministre de l'intérieur. — A 11 heures, je suis entré à Cadix, avec le secrétaire et avec Helguera. Il est une heure, les troupes font leur entrée ; tranquillité complète.

San José, 43, 2 h. 40 du soir.

Le général en chef au ministre de la guerre et du capitaine général d'Andalousie. — A deux heures du soir, j'ai fait mon entrée dans la place avec toutes les troupes qui sont sous mes ordres, sans aucun incident nouveau.

On télégraphie de Madrid, sous la date du lundi 14 décembre :

La reddition de Cadix n'a pas ralenti le moins du monde les manœuvres du parti réactionnaire. On prétend que les membres

du clergé à Madrid distribuent des sommes d'argent considérables dans le but de créer des troubles. Hier, la milice nationale a été encore appelée sous les armes pour empêcher un soulèvement des ouvriers employés par la municipalité. Les habitants, redoutant une lutte, continuent à quitter la capitale en grand nombre. Il y a une misère extrême dans les classes pauvres et le commerce est fort paralysé. Les journaux la *Discusion* et *l'Ignaladad* ont été poursuivis comme ayant approuvé l'insurrection de Cadix. La nouvelle de cette mesure qui est contraire à la liberté de la presse, proclamée récemment a produit une impression défavorable, les lois pénales qui régissent le cas où se trouvent les journaux étant d'une extrême sévérité.

Pour extrait : A. Layton.

Nouvelles du jour

Un journal du soir met de nouveau en circulation certains bruits de modifications ministérielles :

M. Pinard remplacera M. Delangle à la cour de Cassation, et M. Forcade la Rochette passera au ministère de l'intérieur ;

M. le marquis de Lavalette remplacera M. le maréchal Vaillant au ministère de la maison de l'Empereur ;

M. Jolibois, conseiller d'état, serait chargé du portefeuille de l'Agriculture, du commerce et des travaux publics.

Nous regardons ces rumeurs comme tout à fait conjecturales.

— On sait que le maréchal ministre de la guerre a décidé que des conférences seraient prochainement faites dans les divers régiments de l'armée. Il vient d'être adressé à tous les colonels une circulaire-programme spécifiant les matières sur lesquelles devront porter ces conférences. Quant aux réunions organisées au ministère de la guerre, pour les officiers présents à Paris, elles fonctionnent déjà de la façon la plus heureuse, et diverses questions relatives à la télégraphie et à la photographie militaires, au service des ambulances et des hôpitaux, etc., ont déjà été approfondies dans cet enseignement spécial.

— Le *Phare de Marseille* annonce que la veuve Gabriel, une des empoisonneuses condamnées il y a quelques jours, vient de mourir à l'hôpital d'Aix.

— Comme toutes les affaires célèbres, celle des empoisonneuses de Marseille a fait éclore des plaintes plus ou moins bien réussies, dans le genre et sur l'air de celle de *Fualdès*, le type bien connu de ces pasquinades funèbres.

Voici le seul couplet à citer de celle qui court les rues à Marseille :

Pour accuser la mère Ville,  
Un hasard très-surprenant  
Voulut que précisément  
On choisit Monsieur Merville,  
Un magistrat très adroit  
Et même docteur en droit.

— La chambre criminelle de la cour de cassation est entrée ce matin (17) à onze heures et demie en délibération sur la requête de Melle Virgini Lesurques tendant à la révision du procès de son père et à sa réhabilitation. A quatre heures un quart, la cour n'avait pas fait ouvrir encore les portes de la salle d'audience au nombreux public qui attendait la fin de cette délibération. Le bruit a couru, toute la journée, qu'il y aurait partage, peut être, entre les conseillers qui ont pris part à la délibération.

Nous apprenons à l'instant que la demande en réhabilitation a été rejetée.

Pour extrait : A. Layton.

Correspondance Parisienne

Paris, le 17 décembre.

Les dépêches qui viennent d'arriver à Paris ne paraissent pas favorables à un arrangement immédiat entre la Turquie et la Grèce. On mande de Constantinople à la date d'hier que le journal la *Turquie* annonce le rejet par la Grèce de l'*ultimatum* ottoman. Le chargé d'affaires du Sultan devait quitter Athènes. On annonce également que la Porte, pour faciliter le départ des Grecs a mis à leur disposition plusieurs vapeurs. Une frégate cuirassée hellénique doit arriver dans le Bosphore pour prendre le ministre de Grèce à Constantinople ; mais on dit que la Porte lui refusera l'autorisation de franchir les Dardanelles, conformément à la circulaire de Sawfet-Pacha, adressée l'été dernier aux puissances avec la permission accordée à une frégate américaine. Cette circulaire interdirait le passage du détroit aux navires de guerre.

Enfin dès hier on apprenait à Constantinople que le vapeur grec *Enosis*, servant aux transports des volontaires Crétois, aurait été attaqué dans les eaux mêmes de la Grèce par un bâtiment de la flotte impériale.

Ce matin les dépêches du continent confirment la rupture des relations diplomatiques entre la Grèce et la Turquie.

Voici — car les télégrammes se succèdent — le résumé des dernières nouvelles :

Hier 16 décembre, à 4 heures du soir, le ministre de Grèce, M. Delyamris a reçu ses passeports à Constantinople. Les armes ont été enlevées de la légation Grecque.

Enfin l'affaire de l'*Enosis* se confirme. Une escadre composée de trois frégates et d'un aviso est partie pour renforcer la flotte de l'amiral Hobart-Pacha. Les Grecs qui, d'ici à quinze jours, n'auront pas quitté le territoire ottoman seront considérés comme sujets de la Porte. Les femmes sont exceptées de cette mesure. Un certain nombre d'individus compromis ont été exilés et devront partir dans le délai de huit jours.

Tels sont les événements d'Orient que les journaux de demain vous porteront sans nul doute. Maintenant il ne faut pas craindre que l'étincelle puisse provoquer le moindre embrasement général. Les grandes puissances veulent la paix ; elles ont fait de communs et énergiques efforts pour conjurer cette crise. S'il y a du feu au Pirée, nul doute que l'action militante des deux adversaires ne reste localisée et les puissances seront toujours là pour amener un accord nécessaire et une solution aussi satisfaisante que possible.

La France et l'Angleterre possèdent dans l'archipel des bâtiments chargés, en tout état de cause, des intérêts de nos nations.

Pour terminer avec les nouvelles de l'étranger je vous annoncerai qu'une crise vient d'éclater en Portugal au sujet de l'emprunt. Le ministère des finances a, le premier, donné sa démission.

En France rien de bien intéressant. Les nouvelles de Paris et des départements sont satisfaisantes. A Paris le petit commerce est en mouvement à cause du premier janvier et les barques de nos boulevards se dressent plus tôt que de coutume. L'administration se met aussi avec empressement à la disposition du peuple qui pendant trois semaines va se faire le marchand forain de la multitude de promeneurs que la Noël et le premier de l'an appellent sur nos grandes voies.

La cour rentre aujourd'hui de Compiègne. L'Empereur, l'Impératrice et le Prince impérial vont directement au palais des Tuileries.

Hier, la cour de Douai a confirmé la condamnation contre le *Progrès du Nord*, prononcée par le tribunal de Lille. La prison est enlevée mais l'amende est portée de 500 à 4000 francs.

Pour extrait : A. Layton.

AGRICULTURE

DES ENGRAIS.

(Suite et fin.)

La seconde condition exigée par la question posée, n'offre pas plus de difficultés que la première. Dès que les déjections des bestiaux sont mêlées aux lièvres, il se produit toujours une décomposition à ces matières, mais il faut que cette décomposition se fasse de manière à laisser perdre le moins possible de gaz fertilisant. Pour que la fermentation du fumier donne de bons résultats, il faut trois choses : de l'air, de l'humidité, une certaine chaleur. Si l'un de ces trois éléments vient à manquer, ou s'il est en excès, les principes les plus actifs de cet engrais seront perdus. Pour que la circulation de l'air à travers la masse du fumier ne soit ni trop facile, ni trop gênée, il convient de donner au tas une hauteur d'environ deux mètres, et de le protéger contre les volailles qui le détériorent. Pour entretenir dans la masse une certaine humidité, surtout dans un temps de sécheresse, on l'arrose avec du purin que l'on puise dans la fosse au moyen d'un sceau. Il y a lieu de craindre que, surtout pendant l'été, la chaleur ne devienne excessive et que la fermentation ne soit trop activée. Le purin dont on a soin d'arroser le tas, remédie en partie à cet inconvénient, puisqu'il entretient dans l'intérieur une certaine fraîcheur. Du reste, s'il se trouve quelque arbre dans la cour, on placera de préférence le fumier dessous, et, à défaut d'arbre, il faut avoir le soin de le couvrir de branchages pour le protéger contre les ardeurs du soleil. Si l'on avait assez d'espace, il vaudrait mieux dresser le tas sous un hangar ou dans les étables. La théorie et l'expérience sont d'accord pour constater que le fumier ainsi préparé est beaucoup plus fertilisant.

Malgré les précautions dont je viens de parler, il se forme toujours de l'ammoniaque qui se dissipe inutilement dans l'atmosphère. Il y a deux moyens peu coûteux pour ne pas laisser perdre cette substance qui fait la richesse d'un engrais : 1° Après avoir formé une première couche d'environ 30 centimètres avec le fumier retiré de l'étable, on la saupoudre avec du plâtre, à raison d'un kilogramme par mètre carré de surface. Sur cette première couche on en place une deuxième qu'on couvre également de plâtre, et ainsi de suite pour chaque couche jusqu'à ce que le tas soit élevé à la hauteur voulue

qui ne doit pas dépasser deux mètres. En vertu d'une réaction chimique, le plâtre se convertit en un sel nommé sulfate d'ammoniaque qui n'est pas susceptible de se réduire en vapeurs :

2° Au lieu de plâtre on peut employer du vitriol vert, que les chimistes appellent sulfate de fer, et qui se vend un assez bas prix dans le commerce. On fait dissoudre dans l'eau cette substance dans la proportion d'un kilogramme par litre d'eau, et avec cette dissolution on arrose chaque couche formée, comme je viens de l'indiquer, à raison d'un quart de litre par chaque mètre carré de surface.

Pour conserver les qualités du purin, il est bon de jeter de temps en temps un peu de plâtre dans la fosse et d'agiter immédiatement le mélange avec un bâton. On obtient le même résultat en remplaçant le plâtre par une dissolution de sulfate de fer. Quelques agriculteurs améliorent le purin en y jetant du sel de cuisine appelé en chimie chlorure de sodium. Il convient de mettre un demi-kilogramme de ce sel par hectolitre de purin.

COMMEYRIE

Sous-directeur de l'Institution secondaire de Gourdon.

CALENDRIER DU LOT.

DA	JOURS.	FÊTE.	FOIRES.
20	Diman.	s Paulin.	
21	Lundi.	s Thomas.	Lentillac, Pomarède Salviac
22	Mardi.	s Fabin.	L'hôpital-St-Jean, Saint-Germain.
23	Mercredi.	se Victoire.	

Ⓞ D. Q. .... le 6, à 9 h. 43 du soir.  
Ⓞ N. L. .... le 14, à 4 h. 43 du matin  
Ⓞ P. Q. .... le 22, à 4 h. 37 du matin  
Ⓞ P. L. .... le 29, à 1 h. 37 du soir.

Chronique locale.

Sociétés Coopératives.

Les Sociétés alimentaires se constituent sur tous les points, et les résultats obtenus nous font regretter que dans notre département les bienfaits de pareilles associations n'aient pas été compris, malgré nos efforts. Mais l'apathie générale ne nous découragera pas. Voyant que la théorie ne peut rien sur nos populations, nous allons rechercher des exemples et les enregistrer à mesure qu'ils nous seront fournis.

C'est ainsi qu'à Montauban la boulangerie coopérative vend aux prix suivants :

Pains de 5 kilogr., à 28 cent. le kilogr.  
» de 2 kilogr., à 30 cent. le kilogr.

Un arrêté de M. le Maire de cette ville, taxe le

Pain de 1<sup>re</sup> qualité.. 35 cent. le kilogr.  
» 2<sup>e</sup> » 28 cent. »

Une boucherie coopérative s'organise, en ce moment, à Montauban. Nous en ferons connaître l'organisation et le fonctionnement.

Le comité consultatif d'hygiène s'est réunie sous la présidence de M. le Préfet, pour aviser aux moyens de modérer l'épidémie régnante, et a décidé que la vaccination, sur une large échelle, était la mesure la plus utile et la plus réellement efficace.

En conséquence, les médecins de la ville vaccineront, tous les jeudis, de 2 à 3 heures, dans une des salles de la Mairie.

La population accueillera sans doute avec empressement une mesure qui paraît destinée, si elle est bien comprise, à éteindre l'épidémie.

La décision du conseil d'hygiène arrive fort à propos. Aujourd'hui l'épidémie de variole est en pleine décroissance et on peut fonder, sur les mesures prescrites par MM. les médecins et dont tout le monde profitera, l'espoir qu'une recrudescence du mal sera évitée.

Nous venons de lire dans un rapport récent de M. Caviolle, médecin des épidémies, que depuis le 10, aucun nouveau cas de variole ne s'est produit et qu'aujourd'hui il n'y a plus que six malades dans la ville. A. L.

Mercredi 16 décembre dernier, M. Larribe, Préfet du Lot, est allé visiter le Lycée impérial de Cahors.

Les élèves étaient rangés dans la cour d'honneur, les internes par divisions et les externes par classes. Le Proviseur et les Fonctionnaires de l'établissement s'étaient placés à l'entrée du Lycée et attendaient le premier Magistrat du département, qui est arrivé à trois heures et demie, accompagné de M. Du-

rand, Inspecteur de l'Académie. Un élève de rhétorique avait préparé une petite allocution... M. le Préfet a répondu par quelques paroles cordiales et chaleureuses.

LYCÉE IMPÉRIAL DE CAHORS

- Compositions du 30 novembre au 5 décembre. Mathématiques élémentaires. Mathématiques. — 1 Lacarrière; 2 Bergon. Philosophie. Physique. — 1 Rondouly; 2 Salesses.

pendant la nuit du dimanche au lundi, 14 du courant. Les malfaiteurs, après avoir brisé le compartiment inférieur de la verrière qui orne la baie de la chapelle de la Vierge, pénétrèrent dans la chapelle par cette ouverture au moyen d'une échelle...

Six vases sacrés ont été mis en évidence sans y toucher, et le tabernacle qui contenait deux pyxides a été retrouvé intact. On ne sait à quel motif attribuer la retenue de ces nocturnes visiteurs du lieu saint.

Les truffes se vendaient hier, sur le marché de Périgueux, à raison de 16 et 18 fr. le kilog., suivant qualité.

Les vélocipèdes ont fait leur apparition à Cahors, depuis quelques jours. Ces ingénieux appareils montés par nos jeunes gens, sillonnent les boulevards, et l'on s'arrête, étonné devant ces prodiges de vitesse et d'équilibre.

Le Messager de Toulouse signale un genre d'accident qui va prendre rang après les accidents de chemins de fer et de voiture: Dimanche dernier, sur l'allée Louis-Napoléon, un vélociman voulait lutter de vitesse avec un cavalier; mais au moment où il était lancé à toute vapeur, la cheville qui fixe l'avant-train de sa monture s'est détachée, la roue de devant est tombée sur la route et le cavalier a roulé dans la poussière.

ÉTAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS. du 12 au 18 décembre. Naissances. Veyssat (Marie), rue coin de Lastié. — Lau

(Jeanne-Françoise), place Impériale. — Cabanes (Louise), rue Payrat. Mariages. Fournié (Jean), tonnelier, des Junies, et Larra (Julie), sans profession. Décès. Gailhouse (Françoise), sage-femme, 82 ans, (veuve Petit), rue St-James. — Tailhade (Marie-Marguerite), sans profession, 68 ans, (veuve Tailhade), rue du Château. Pour la chronique locale: A. Lytton.

Crédit Foncier de France.

Le Crédit Foncier émet: Des obligations communales 4 1/2 0/0, de 4 ans à 8 ans d'échéance. S'adresser, pour obtenir ces obligations sans frais: à Paris, au siège de l'administration, 19, rue neuve-des-Capucines. Dans les départements: à une recette des finances, chez MM. les notaires et chez tous les correspondants de la société.

Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle par B. Dupinoy de Vorepierre.

ÉTRENNES MAGNIFIQUES ET UTILES. L'immense succès, obtenu par la belle et excellente publication de M. Dupinoy de Vorepierre, dont il s'est déjà rendu, tant en France qu'à l'étranger, plus de 50 milles exemplaires, nous dispense d'en faire l'éloge; néanmoins, comme un bon livre n'est jamais assez répandu, nous croyons de notre devoir de le recommander à nos lecteurs. — Cet ouvrage n'est pas seulement un dictionnaire complet de la langue française: c'est encore un admirable compendium de toutes les connaissances humaines. — Plusieurs milliers d'articles sur les sciences les plus diverses, théologie et philosophie, mathématiques et astronomie, physique et chimie, botanique et zoologie, droit et économie politique, archéologie et beaux-arts, grammaire et rhétorique, guerre et marine, agriculture et industrie, etc., en font le répertoire le plus commode à consulter et une véritable encyclopédie qui peut tenir lieu d'une foule de traités spéciaux. L'approbation du conseil impérial de l'instruction publique et les souscriptions nombreuses dont Son Excellence le ministre a honoré la publication de M. Dupinoy de Vorepierre, témoignent hautement le mérite de l'œuvre. Ce livre peut être mis entre les mains de tous, sans exception, car l'auteur s'est fait une loi suprême, de respecter les croyances religieuses, ainsi que les préceptes de la morale la plus sévère.

Le Dictionnaire-Encyclopédie de M. Dupinoy de Vorepierre forme deux beaux volumes, très-grand in-4°, contenant près de 3,000 pages à trois colonnes et enrichies d'environ 20,000 figures, intercalées dans le texte pour faciliter l'intelligence des articles scientifiques. — Prix de l'ouvrage broché, 80 fr.; relié, 95 fr.

M. Dupinoy de Vorepierre publie également une encyclopédie illustrée de Biographie, de Géographie, d'Histoire et de Mythologie, qui, bien qu'indépendante de son

premier ouvrage, en forme le complément naturel. Ce nouveau livre sera enrichi d'environ 2000 portraits, 2000 gravures, représentant des vus, des types, etc., et de 400 cartes ou plans. Il se compose d'environ 100 livraisons à 50 cent. La 52e livraison vient de paraître. On peut se procurer l'un et l'autre ouvrage au bureau de l'auteur et éditeur, rue St-Honoré, 203, et chez Michel Levy frères, rue Vivienne, 2 bis, Paris.

LES ÉTRENNES.

La librairie Hachette a, cette année, un catalogue d'étrennes d'une richesse toute particulière. Il s'adresse à tous les goûts, toutes les bourses et tous les âges. Le donateur le plus opulent comme le plus modeste y trouveront également l'occasion de cadeaux toujours les bien venus, car les livres de prix inférieurs sont fabriqués avec autant de soin que les plus magnifiques in-folios et confiés aux plumes et aux crayons les plus justement renommés.

Voici d'abord les éditions de grand luxe, orgueil des plus riches bibliothèques; le Dante, complété cette année par un second volume contenant le Purgatoire et le Paradis; le La Fontaine en deux volumes; le Don Quichotte, aussi en deux volumes; l'Atala, les poèmes de Tennyson, toutes publications illustrées par Doré, et qui sont classées parmi les plus belles productions de la typographie, du dessin et de la gravure. Le prix de ces beaux volumes varie de 25 à 200 fr.

Après viennent les publications destinées à répandre la science sous une forme à la fois accessible et précise, si bien qu'il n'y ait pas à amusement éphémère, mais aussi acquisition de connaissances solides sur tous les phénomènes de la nature ou de l'industrie. Les gravures elles-mêmes sont vraiment scientifiques dans leur magnificence, et on s'est attaché à y combiner l'exactitude et le pittoresque. Citons dans cet ordre les nouvelles publications de cette année: la Terre de Reclus, traité grandiose de géographie physique avec ses 300 cartes et planches: le volume de l'année dernière était consacré aux continents; celui de cette année traite de l'Océan, de l'atmosphère et de la vie; les Mammifères de L. Figuier avec 276 vignettes presque toutes dessinées d'après l'animal vivant. Rappelons le Ciel et les Phénomènes de la physique d'A. Guillemin, avec leurs planches en couleurs et leurs innombrables gravures; le Monde de la mer de Frédo (22 planches en couleur et 320 gravures); l'Univers de M. Pouchet (4 planches en couleur et 343 vignettes); la Vie souterraine par Simonin (160 gravures et 10 chromo-lithographies représentant avec une vérité saisissante les pierres et les métaux précieux); et enfin les six volumes déjà parus du Tableau de la nature de M. Figuier, vaste encyclopédie pittoresque élevée aux sciences de la nature et dont le succès est maintenant trop bien assis pour que nous y insistions. Le prix de ces volumes varie de 10 à 30 francs.

Les voyages sont richement représentés dans le catalogue de la librairie Hachette, qui ne publie que des relations inédites illustrées d'après les dessins des auteurs ou sur des documents fournis par eux. Citons les deux magnifiques in-4° de M. Marcoy: Voyage à travers l'Amérique méridionale, du Pacifique à l'Atlantique, avec les 650 gravures de Rion (50 fr.); et la collection des grands voyages à 10 fr. le volume: Hayes, Mer libre du pôle; Mage, Voyage au Soudan; Baker, Découverte de l'Albert Nyanza; Biard, Deux ans au Brésil; Burton, Voyage aux grands lacs de l'Afrique; Dufferin, Lettres des régions populaires; Livingstone, le Zambèze; Speke, Sources du Nil; Palgrave, l'Arabie centrale, et enfin ce journal de voyage si renommé: le Tour du Monde.

Les enfants y ont à choisir entre le cent vingt volumes de la Bibliothèque rose si célèbre parmi eux, les quarante ou cinquante volumes de la Bibliothèque des merveilles, les réjouissances

albums Trim, etc. On a fait pour eux cette année les Petits hommes, de Ratisbonne; le Paris des enfants, de Fath; les Aventures d'Huluberlu, de Bartall, et le Polichinelle, de Trim: presque tous ces volumes sont à 2, 3, 4 et 5 francs. Les partisans des étrennes sérieuses et classiques trouvent là: la Collection des grands écrivains de la France, éditions définitives des œuvres complètes des princes, de la poésie et de la prose française (complets: Corneille, 12 vol. à 7 fr. 50; Madame de Sévigné, 14 vol. à 7 fr. 50); les Grands dictionnaires encyclopédiques dont chacun résume une bibliothèque, (les trois Dictionnaires Bouillet, le Dictionnaire Littéraire, le Dictionnaire de la vie pratique de Belèze, le Dictionnaire des contemporains de Vapereau, le Dictionnaire des mathématiques appliquées de Sonnet, etc.); enfin l'Histoire universelle en vingt volumes séparés, publiée sous la direction de M. Duruy, et une foule d'autres ouvrages de science et de haute littérature.

Un journal hebdomadaire paye à l'Etat, dès qu'il touche aux questions économiques: 52 timbres à 5 centimes, 2 fr. 60) 4 f. 68 c. 5 affranchissements à 4 c., 2 f. 08)

Le Journal financier, soumis à ce tribut, indépendamment des autres frais, ne connaît pas les mystères qui permettent de donner un journal au-dessous du prix de revient. Il demande à ses abonnés 8 fr. pour leur fournir 52 numéros de 16 à 48 pages, présentant avec l'impartialité la plus complète tous les documents et tous les renseignements qui peuvent les intéresser. Tout détenteur de rentes d'action, ou d'obligations, qui a besoin d'être renseigné sur la cause et la portée des mouvements de Bourse, ne saurait avoir un meilleur guide.

Le Journal financier offre en outre à ses abonnés, à titre de prime gratuite, l'Almanach financier pour 1869, volume de 150 pages, devenu le vade mecum indispensable de tout porteur de titres. Envoyer 8 fr. en mandat ou timbres-poste, à M. I. ROUSSET, 42, rue Notre-Dame-des-Victoires.

DANS HUIT JOURS

tirage DÉFINITIF de la Loterie municipale de la ville de Châteauroux, de tous lots et gros lot de

100,000 FR. POUR 25 c

Adresser (mandat-poste ou timbres-poste) 5 fr. au directeur du Bureau-Exactitude, 68, rue Rivoli, Paris, pour recevoir, par retour du courrier, vingt billets assortis pour toutes chances, avec 20 chances de gagner le gros lot de 100,000 fr.

On recevra en plus (gratis franco) le volume indispensable à tous ceux qui ont des billets, contenant les 9,800 nos gagnants des 36 loteries dont le Bureau-Exactitude a placé des billets.

Le tirage définitif de cette loterie municipale ne sera retardé sous aucun prétexte. Dernière occasion de gagner le gros lot de 100,000 fr.

Pour tous les extraits et articles non signés à Lytton.

CLARIFICATION DES VINS PULVÉRINE D'APPERT. Inventeur des Conserve alimentaires, 3 médailles d'or à 3 Expositions. La PULVÉRINE D'APPERT, avantageusement connue depuis plus de 10 ans, remplace avantageusement les œufs, dont un seul qui se trouve gâté, suffit pour perdre une pièce de vin, ainsi que les poudres de sang, de tannin et autres ingrédients qui portent avec eux un goût et une odeur désagréables, très nuisibles au vin.

VOITURES PUBLIQUES ET A VOLONTE. Le Sieur RAYMOND tient à la disposition du Public, dans son établissement, situé maison CAVIOLE, rue du Lycée, toutes Voitures de voyage et d'agrément — PRIX MODÉRÉS. SERVICE DE CAHORS A ASSIER. Départ de Cahors: 11 h. du soir. Arrivée à Cahors, à 6 heures soir.

4 FRANCS 4 PAR AN 4 LE MONITEUR DES TRAGES FINANCIERS 5e année. Publiant les listes officielles de tous les tirages d'Actions et d'Obligations françaises et étrangères, ainsi que tous les renseignements financiers utiles aux capitalistes. Directeur et Rédacteur en chef: J. PARADIS. Bureaux à Paris, rue Richelieu, 104. Succursale à Lyon, 5, rue de l'Impératrice.

LA RÉGLISSE SANGUINÈDE GUÉRIT les Rhumes, Gastrites, Crampes et Faiblesses d'Estomac. Quand on en mange après les repas, on digère toujours très-bien. Un seul essai suffit pour s'en convaincre. Dépôt dans toutes les pharmacies. A Cahors, chez M. Vinel, Pharmacien.

Librairie agricole de la Maison rustique, 26, rue Jacob, à Paris. ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT DE POSTE. LE BON JARDINIER POUR 1869 ALMANACH HORTICOLE Volume in-12 de 1600 pages Prix: 7 francs. MAISON RUSTIQUE DES DAMES PAR MME MILLET-ROBINET Broché: 7 fr. 75 Relié: 10 fr. 75

A VENDRE UN JOLI DOMAINE D'une contenance de 20 hectares, situé à BONNET, à 6 kilomètres de Cahors, composé de: Maison et autres Bâtements nécessaires à l'exploitation. — Terres labourables, Bois, Prés, Pâtures, et Vignes principalement, Source d'eau-vie ne tarissant jamais. Site agréable, le tout contiguë et attenant à la route départementale n° 11. S'adresser pour traiter et avoir des renseignements, à Mme veuve FOURGOU, propriétaire de l'immeuble, domiciliée à Cahors. Toutes facilités pour le paiement.

4 FRANCS 4 PAR AN 4 A VENDRE LHOTEL DU PALAIS-NATIONAL EN ENTIER OU A PARCELLES S'adresser pour les renseignements, à M. Marcellin LACASSAGNE, qui en est le propriétaire. On donnera toutes facilités pour le paiement.

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE MONITEUR DES COMICES, DES PROPRIÉTAIRES ET DES FERMIERS (Seconde partie de la Maison rustique du dix-neuvième siècle) Rédacteur en chef: M. ÉDOUARD LECOUCHEUX SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS DE FRANCE, ETC. Paraît tous les jeudis. Par an 2 vol. de 1700 pages et 300 gravures. UN AN 20 FRANCS On s'abonne, 26, rue Jacob, à Paris, et chez les principaux libraires. Le propriétaire-gérant: LAVTUN

POSTE AUX CHEVAUX ANDRAL, Voiturier, a l'honneur d'informer les personnes qui sont dans l'usage de se servir de Voitures volonté, qu'elles trouveront chez lui, Poste aux chevaux, Galerie Audoury, toute sorte de Voitures d'agrément, à des prix modérés. Toutes ses voitures sont remises à neuf.

A VENDRE LHOTEL DU PALAIS-NATIONAL EN ENTIER OU A PARCELLES S'adresser pour les renseignements, à M. Marcellin LACASSAGNE, qui en est le propriétaire. On donnera toutes facilités pour le paiement.